

Telluride exalte le génie de Jack Garfein

"Je suis moi-même un produit de la violence. À 15 ans, j'avais vécu Auschwitz et Belsen, et ma famille avait été anéantie... Sans raison, sans avertissement. La vie change vraiment lorsque l'on affronte la violence. La force ne peut pas détruire le sensible... Selon Tennessee Williams, la violence détruit la sensibilité ; je ne le crois pas. Nous avançons, la force de la vie avance malgré tout." - Jack Garfein

J'ai l'honneur de présenter l'œuvre de Jack Garfein à l'occasion de cette nouvelle édition du Festival du Film de Telluride. C'est un maître. Un maître avec seulement deux films à son actif. Et pourtant, il a accompli bien plus dans le monde du théâtre, du cinéma et dans la vie. Garfein a des histoires. Tellement d'histoires. Des histoires vieilles de dizaines d'années, et des histoires qui n'ont que deux semaines. Chaleureux, tonique, brillant, drôle et humain, il dégage à la fois puissance et amabilité lorsqu'il vous parle. Cela va être une expérience formidable de l'interviewer sur scène. Cet homme est une force.

Garfein est un réalisateur tellement en avance sur son temps que, même 50 ans après, ses deux films, *Demain ce seront des hommes* (1957) et *Au bout de la nuit* (1961) continuent d'inspirer, de choquer, de susciter de l'empathie, et d'étonner. On a du mal à croire que ces histoires humaines compliquées sont encore si modernes et expérimentales. Toutefois, il s'agit de Garfein – un artiste qui combine magnifiquement le lyrisme expressionniste avec le naturalisme brut, tout en explorant des sujets encore controversés ; sans jamais sermonner, simplifier ou insulter ses personnages : la déshumanisation militaire et l'homoérotisme fascisants de *Demain ce seront des hommes*, et la complexité du viol et de la séquestration dans son chef d'œuvre, *Au bout de la nuit*.

Garfein, né le 2 juin 1930 en Tchécoslovaquie, s'installe aux États-Unis après avoir survécu à Auschwitz. Il rejoint l'Actor's Studio. Âgé d'à peine plus de vingt ans, il dirige *End as a Man* avec Ben Gazzara, et fonde l'Actors Studio West. Ses réussites sont trop nombreuses pour que l'on puisse les énumérer, mais il reste un des plus grands professeurs d'art dramatique, et il enseigne toujours à Paris. Il a fait la chronique de son retour à Auschwitz dans son documentaire *Le voyage de retour*, et il a écrit "Life and Acting - Techniques for the Actor." Il demeure une autorité dans le monde de l'art dramatique et du cinéma.

Samedi (aujourd'hui), je présenterai l'extraordinaire *Au bout de la nuit*, film que j'avais programmé pour la chaîne Turner Classic Movies il y a quelques années, et au sujet duquel j'ai écrit [ici](#). *Au bout de la nuit* de Garfein, film audacieux, empathique, déconcertant, mystérieux et, en définitive, d'une beauté sombre, est si puissant, qu'à ce jour, il continue de choquer et de bouleverser le spectateur. Cette œuvre d'art expressionniste et naturaliste (le tournage en extérieur est extraordinaire), ose observer la complexité du viol en suivant une jeune femme (une éclatante Carroll Baker, épouse de Garfein à l'époque) après qu'elle ait été brutalement agressée par un inconnu dans un parc.

Le chaos psychologique qui en résulte - son angoisse, sa répulsion, sa dépression et, pour finir, sa mise à l'écart de la société (d'abord involontaire, puis volontaire) - est fortement ébranlé par l'arrivée d'un formidable Ralph Meeker dans une interprétation sans précédent. Contre toute simplification excessive (comme il se doit pour tout viol), cette histoire de victimisation vire au conte de fées tordu, entre syndrome de Stockholm et grand amour (ou pas, ce qui la rend encore plus intrigante), et suscite toujours des débats. Sur une musique du virtuose Aaron Copland, avec le générique du légendaire Saul Bass et la photo du remarquable Eugen Schufftan, *Au bout de la nuit* est un chef d'œuvre méconnu.

Dimanche, je présenterai *Demain ce seront des hommes*, film étrange, et pourtant pas si étrange que ça si l'on considère l'ampleur du sadisme humain. Toutefois, le film reste choquant et d'une violence

puissante, aussi bien sur le plan physique qu'émotionnel. Adapté du roman et de la pièce de Calder Willingham *End as a Man* (mis en scène par Garfein), *Demain ce seront des hommes* observe un jeune officier sociopathe, petit Hitler sadique, Jocko De Paris (remarquable Ben Gazzara), qui terrorise et manipule ses subalternes dans une académie militaire du Sud. Le film de Garfein s'attaque avec audace à l'abus de pouvoir au sein d'un tel système et à l'acceptation craintive de cet abus ; un abus malsain qui dépasse de loin le simple bizutage.

Il ose également pousser les allusions vers des moments d'homosexualité explicite. Outre Gazzara, à ses débuts dans le cinéma, figurent au casting George Peppard, Pat Hingle, Geoffrey Horne, James Olson, Larry Gates et Arthur Storch. C'est le premier travail majeur d'un jeune réalisateur et d'un nouveau premier rôle incroyable, Gazzara. La synergie entre ces deux jeunes gens talentueux est évidente. Elle n'est pas que brute, bien qu'il n'y ait aucune crainte de l'émotion brute et d'un effet quasi naturel, mais elle est plus affinée, intelligente et observatrice.

Ils réfléchissaient, mais jamais trop. Garfein croit en l'instinct, ses films et ses représentations sont fluides ; nous sommes emportés dans des mondes à la fois choquants et familiers.

Jack Garfein est un non-conformiste, un non-conformiste sensible et perspicace. Le cinéma en avait besoin à l'époque (mais lui a résisté stupidement) et le cinéma en a besoin aujourd'hui. Une fois que l'on a vu son œuvre, il est impossible de l'oublier.

[Photo : Avec Jack, à Telluride, en haut des montagnes de Gray Head.](#)